

ANNE DU VALMOËT

PAR
M. MARYAN.

XVIII

Il était environ dix heures du soir. Le Dr Sertain, qui rentrait chez lui, donna l'ordre de décaler son coupé, monta l'escalier d'un pas alerte, et fit retentir deux fois le timbre de la porte d'entrée.

— M. Auvry est-il sorti ?

— Non monsieur. Il est dans sa chambre, où je lui ai apporté les journaux.

Le docteur haussa imperceptiblement les épaules et ouvrit brusquement une porte qui se trouvait devant lui.

La soirée était fraîche, et un clair feu de bois brûlait dans l'âtre. Sur une table étaient placés les journaux du soir ; mais les bandes n'avaient point été coupées. Une lampe à abat-jour circonscrivait la lumière, et Georges se tenait dans l'ombre, assis dans un grand fauteuil près de la cheminée, les yeux vaguement fixés sur la flamme.

Il leva la tête au bruit que fit la porte en s'ouvrant, et se redressa de l'air d'un homme qui, arraché à des pensées absorbantes, revient souvent à la vie réelle.

— C'est vous, mon oncle ? dit-il en essayant de sourire. Avez-vous terminé vos visites ?

— Oui... Tu n'es donc pas sorti ce soir ? Que diable ! Tu dois pourtant avoir des camarades à Paris !

— Je vous attendais...

Le docteur s'assied près du feu, et déchira avec une sorte de colère la bande d'un journal de médecine. Il sembla bientôt plongé dans sa lecture, et Georges s'appuyant de nouveau au dossier de son fauteuil, retomba dans sa rêverie. Il eut vite oublié la présence de son oncle, et le regard perdu dans l'espace, il ne s'aperçut pas qu'il était observé avec une sollicitude mêlée d'anxiété. Par-dessus le journal à demi déployé, le docteur l'examinait attentivement, cherchant à se rendre compte de son état physique et moral.

Un grand changement s'était en effet opéré chez Georges. Ce n'était plus l'être joyeux, énergique et robuste qui nous est apparu au commencement de ce récit. Une sorte de langueur semblait abattre sa force herculéenne, un pâleur mate avait remplacé les couleurs vives de son teint ; ses yeux, tantôt ternes, tantôt animés d'un éclat fébrile, étaient profondément cernés. Chaque matin, sa bougie consumée attestait l'insomnie à laquelle il était en proie ; l'appétit l'avait abandonné, et il souffrait de maux de tête d'une telle violence que le docteur commençait à redouter quelque crise terrible, quelque mal subit dont, cependant, il ne pouvait découvrir la cause ni prévenir les effets.

Il y avait quelques semaines que Georges était arrivé à l'improviste, voulant, disait-il, se retremper dans l'existence parisienne et faire diversion à ses fatigues rustiques. Dès lors, sa santé semblait sérieusement altérée, et le docteur pensa que, ne pouvant vaincre l'inclination qu'il éprouvait pour Anne du Valmoët, il chercherait à s'en distraire en changeant de milieu et surtout en s'éloignant d'elle. Mais Georges ne parut nullement songer au plaisir. Son oncle invita ses anciens camarades, donna des dîners ; Georges ne se prêtait aux distractions qu'on lui procurait qu'avec une fatigue évidente ; ses anciens goûts semblaient oubliés, il ne trouvait d'attraits ni à la musique, qu'il avait aimée avec passion, ni aux musées, où il passait jadis de longues heures, ni à rien, enfin, de ce qui fait cette vie intelligente et animée dont il avait prétendu sentir le besoin. Sa santé continuait à décliner, et son oncle en éprouvait un chagrin d'autant plus amer qu'il était en quelque sorte la cause du regret qui, pensa-t-il, minait cette constitution robuste, puisque c'était lui qui lui avait fait connaître la pupille de madame de Douhaut.

— Je le croyais plus fort, se disait-il avec un mélange de douleur, de pitié et de colère. Lui, dont je pensais avoir fait un homme, un chrétien, s'abandonner ainsi à un chagrin qu'il qu'il était de son devoir de surmonter !... Il a laissé ses travaux, il se livre à d'inutiles souvenirs, et sa santé s'en va... Comme si la vie lui avait été donnée pour aimer une jeune fille et pour la pleurer alors qu'elle refuse d'être sa femme !...

Le docteur jeta brusquement son journal.

— Non, non, cela ne saurait durer ainsi ! dit-il, essayant de prendre sa plus grosse voix.

Mais cette voix avait quelque chose d'étouffé, comme si un sanglot l'eût arrêtée au passage.

Georges releva la tête et regarda son oncle avec étonnement.

— Je comprendrais le désespoir qui te mine, qui te tue, reprit le docteur, passant rapidement la main sur ses yeux, si tu ne possédais de quoi conjurer ce désespoir. Quand ma femme est morte, j'ai subi des crises de désolation telles que tu n'en peux concevoir ; mais alors, j'étais presque matérialiste. Ce pendant, la mort de ma pauvre Marguerite me fit croire à l'autre vie... Je ne pouvais penser qu'il y eût un Dieu, et que ce Dieu anéantissant tant de bonté, tant de vertu et de foi ardente... Le malheur fit vibrer en moi ce que je possédais de tendresse et d'aspirations élevées. Il fallait combler le vide affreux de mon cœur... Or, tout homme, lorsqu'il n'étouffe point la voix de sa conscience, a des élans, des instincts, un suprême besoin de Dieu. Quoi ! devais-je vivre toujours sans croyances, comme la brute ? Et ces croyances devaient-elles rester purement spéculatives ? Non, la croyance doit assumer une forme... devenir un culte enfin ! Celui qui nous a faits a établi entre lui et sa créature un lien composé de bienfaits d'une part, d'homages et de grâces de l'autre. Je cherchais, dans la droiture de ma conscience, la trace qu'avait suivie ma femme bien-aimée... Dieu ne se cache point à qui le cherche. Des doutes obstinés, une longue indifférence voilèrent d'abord le sentier où je m'avançais ; je m'efforçai de vaincre ces doutes, d'ébranler cette indifférence... L'âme aspirait à la lumière, la lumière ne lui fut point refusée... Et alors, Georges, mon enfant, je trouvai dans ma foi, dans la pratique religieuse, la résignation, le désir de remplir ma tâche et de faire un peu de bien... Il se tut un instant et reprit d'un ton ému :

— Mais toi, tu possèdes, tu as toujours possédé ce bienfait d'une croyance, avec les forces sublimes qu'elle communique. Ni les fougues de la jeunesse, ni la vie bruyante des garnisons ne t'ont fait désertir les saintes traditions de ton enfance. Comment n'y puisses-tu pas le courage d'oublier, la puissance d'agir ? Songe au but de l'existence, Georges, mon enfant, et bannis ces

vains regrets qui paralysent ton activité et détruisent ta santé elle-même.

— Je suis résigné, répondit Georges doucement ; et si la suprême démarche que je voudrais tenter encore échoue, je vous donne ma parole de faire tout au monde pour oublier mademoiselle du Valmoët.

Le docteur soupira.

— Ainsi, tu as encore de l'espoir ?

— J'en conserve peu, dit Georges avec une souffrance évidente, et quand il sera éteint, je voyagerai, je tâcherai de m'étourdir, puis je reviendrai reprendre ma vie en m'efforçant de donner à d'autres le bonheur qui m'aura été refusé.

Il se tut, et le docteur qui, avec son apparente brusquerie, connaissait trop le cœur humain pour forcer des confidences qui ne venaient point d'elles-mêmes, ne chercha pas à poursuivre cette conversation.

— Qu'as-tu fait de ta soirée ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Son regard, en tombant sur la cheminée, rencontra un livre broché, revêtu d'une couverture grise ; il le prit machinalement et l'ouvrit. Georges rougit, pâlit, et dit en hésitant :

— Connaissez-vous ce livre ?

— Non ; cependant, j'ai vu ce titre quelque part... Attendez !...

Il tira de sa poche un journal chiffonné, chercha le feuillet sous la rubrique : *Critique littéraire*, et tendit le journal à son neveu.

Georges lut ce qui suit :

« Les livres abondent : une des tendances caractéristiques de notre époque, la manie d'écrire, multiplie ses prosélytes ; les auteurs fourmillent, mais, nous devons le dire, ils disparaissent pour la plupart sans laisser de traces, écrasés sous leur premier insuccès... Tel est, croyons-nous, le sort qui attend un jeune écrivain, Georges Bréville, auteur d'un ouvrage semi-philosophique, intitulé... Il est difficile d'aller jusqu'au bout de ce volume ; non que les pensées originales ou élevées y fassent défaut, mais une certaine incohérence, un manque de suite et d'ensemble, l'inexpérience absolue du public et l'ignorance totale de ce qu'est le plan d'un livre en rendent la lecture presque pénible pour tout autre que le critique soucieux d'accomplir sa tâche. Nous regrettons de voir se fourvoyer dans la carrière des lettres, déjà si encombrée, un homme dont les talents, très réels, semblent plutôt de nature à le pousser dans la vie active, et dont le tempérament même s'oppose à ce qu'il devienne jamais un écrivain. Si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il en croie notre vieille expérience, qu'il s'épargne de nouveaux déboires, et qu'il dirige vers un autre but les facultés sympathiques que nous a fait malgré tout pressentir la lecture fastidieuse de son œuvre. »

Georges était trop découragé pour que cette rude critique le surprit. Il s'efforça de sourire, et dit, en rendant le journal à son oncle :

— Je n'avais pas jugé ce livre aussi sévèrement... Emanant de N..., cet article est un arrêt de mort pour l'ouvrage et pour les espérances littéraires de son auteur...

— Bah ! fit le docteur en haussant les épaules, beaucoup de malades condamnés par nous autres reviennent des portes du tombeau, et les œuvres vivaces se font jour, en dépit des critiques. N... est capricieux, et je ne considère pas ses sentences comme sans appel. Donne-moi ce livre ; si le critique a dit vrai, il servira à m'endormir ce soir.

Onze heures sonnaient, et le docteur alluma son bougeoir. Il souhaita affectueusement le bonsoir à son neveu, et gagna sa chambre.

Le pas inégal et lourd de Georges résonna longtemps à son oreille. Impatient, il frappa vigoureusement à la cloison.

— Georges, tiens-toi donc en repos ! Tu te rendras malade... Malheureux ! peux-tu jouer ainsi avec une santé comme la tienne !

Le bruit cessa dans la chambre du jeune homme ; mais le lendemain, son oncle lui trouva le pouls inégal et la tête brûlante. Ce jour-là, le docteur fut plus bourru que jamais : une sérieuse inquiétude s'emparait de lui.

En rentrant vers le soir, il jeta le petit volume gris sur la table.

— Cette fois, dit-il, N... a raison. L'auteur a un esprit élevé et même original, mais il ne sera jamais qu'un détestable écrivain.

Georges ne répondit rien. A demi étendu sur un canapé, en proie à ces violents maux de tête contre lesquels la science de son oncle semblait impuissante, il refusa de se mettre à table.

— Non, se disait le docteur, les dents serrées, il n'est pas possible que le chagrin tout seul ait, ainsi triomphé de cette nature vigoureuse... S'il n'était pas lui, je mettrais sur le compte des veilles et des excès des symptômes qui prennent chaque jour plus de gravité.

Quand, après un repas sommaire, il entra dans la chambre de son neveu, Georges se souleva, et attacha sur lui un regard tout brillant de fièvre, où il y avait quelque chose d'égaré.

— Mon oncle, dit-il d'une voix rauque, ne lui dites jamais que c'est moi qui ai écrit ce livre !

Le docteur tressaillit : son neveu avait le délire.

— Il m'a tué ! murmura Georges, retombant comme une masse sur les coussins du canapé.

Et le livre gris roula sur le parquet.

— Que dis-tu ? s'écria le docteur, ne pensant plus que son neveu n'avait pas conscience de ses paroles. Que dis-tu ? Toi ! l'auteur de ce livre !

Georges ne répondit pas. Le docteur poussa une sorte de cri étouffé, enfouça ses doigts dans sa chevelure grise avec un geste de désespoir, puis tomba à genoux en sanglotant comme un enfant.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, sauvez ma dernière, mon unique affection !...

XIX

Ce même soir, M. de Douhaut, assis à son repas solitaire, se livrait à une sombre rêverie. Il revenait d'un voyage entrepris après la mort de sa femme, mais dont il n'avait point retiré la distraction attendue. Soit que le bouleversement produit dans sa vie eût été plus complet qu'il ne le pensait lui-même, soit qu'il arrivât à l'âge où tout plaisir se dépouille de ce qu'il a de passionnant, il avait senti la fatigue sans éprouver l'intérêt d'autrefois, et il avait soupiré après le calme de son foyer... Mais il s'y retrouvait terriblement isolé, et, pour la première fois, il sentit quelle place avait tenue dans sa maison cette créature douce et attrayante qu'il n'avait jamais admise à l'intimité de sa vie. Elle avait essayé de se consoler de son indifférence en l'entourant de soins et de bien-être, en faisant converger vers lui toutes les heures de sa journée. Mille

détails, inaperçus alors, mais dont l'absence se faisait péniblement sentir aujourd'hui, avaient entouré le savant de silence, de tranquillité, de joissances intimes. Son existence avait été pour ainsi dire capitonée, isolée de tout ce qui aurait pu troubler ses études, altérer sa quiétude, laisser place à un besoin ou à un désir... Et maintenant que celle qui s'était interposée entre lui et tous les menus ennuis de la vie avait disparu, il comprenait bien qu'à un point de vue étroit et banal, ce que c'est d'être le premier, le cher et unique souci d'un cœur d'élite.

Il ne l'avait point payée de retour ; pourtant, nul remords ne venait le tourmenter. Dans son impénétrable égoïsme, il croyait avoir satisfait à tous les rêves de sa femme en se laissant aimer. Mais cette tendresse vigilante manquait à ses habitudes, à la routine même de son existence. Aussi était-il triste et songeur en face de la vieillesse qu'il entrevoyait dans une perspective prochaine : les travaux et les fatigues de la science usent vite. Pas d'enfants à qui laisser son nom illustre, peu d'amis... Des connaissances fières de le compter au nombre de leurs convives, mais pas de cœur chaleureux pour lui dire : Ton foyer est désert, viens souvent t'asseoir au nôtre...

Et pas même une douleur profonde pour occuper ce cœur vide... une douleur capable de l'absorber, de peupler sa demeure de souvenirs sacrés, d'évoquer sans cesse une ombre chérie... Rien que la science, qu'il avait passionnément et uniquement aimée, mais qui laissait maintenant place en lui à de vagues regrets, à d'incertaines aspirations...

— Une lettre pour M. le comte.

L'adresse est tracée d'une main fine et posée sur une enveloppe de pâle nuance grise... Il l'ouvre ; mais c'est l'écriture d'Anne qui couvre le feuillet satiné.

« Cher monsieur, nous sommes à Paris. Ma belle-mère, qui ne restait à Blois que pour donner ses soins à une vieille parente, morte aujourd'hui, m'a offert de me rendre à cette chère ville qui m'a laissé tant de précieux et doux souvenirs. Notre installation est à peine terminée, et je ne sais même pas si vous êtes de retour à Paris, mais je risque cette lettre sans plus tarder, tant j'ai de hâte de vous voir. »

« Ma belle-mère vous demande de vouloir bien venir dîner avec nous le jour de cette semaine qui vous conviendra. »

« Mon cœur bat à l'idée de vous revoir, au souvenir de celle que nous pleurons. Ah ! mes regrets ne sont point affaiblis, je ne l'ai pas oubliée, vous trouverez en moi un écho trop fidèle lorsque vous voudrez parler d'elle !... »

« Venez vite... madame du Valmoët est si bonne ! Je suis sûre qu'elle vous charmera. Elle m'aime tant qu'elle veut recevoir tous mes amis, et dans son salon tranquille, vous serez entouré de tant de soins affectueux que vous pourrez presque vous faire l'illusion d'un chez vous... »

M. de Douhaut relut deux fois cette lettre, et une satisfaction évidente parut sur son visage. Anne avait été sa favorite ; il s'était amusé de ses saillies, de son enthousiasme. Il lui sembla que sa présence le rajeunirait, et, demandant sa voiture, il se fit conduire à l'heure même chez madame du Valmoët.

Laurence avait loué, dans une des rues tranquilles qui avoisinent Sainte-Clotilde, un petit appartement dont ses adroites mains avaient tiré le plus heureux parti. Cette décision avait été prise tout de suite, et, si désolé qu'on fût à Blois de perdre une aussi charmante femme, on lui faisait honneur de sa résolution, qui, ainsi qu'elle le laissait à entendre, n'avait d'autre mobile que de satisfaire Anne et de servir les intérêts de la jeune fille en la rapprochant de son riche tuteur.

En réalité, elle ne faisait point un sacrifice ; elle cédait surtout au désir de mettre dans sa vie une animation et des plaisirs intellectuels plus vifs, et elle songeait secrètement qu'elle était encore assez jeune et assez charmante pour jouer un rôle dans la société d'élite où Anne et son tuteur ne pouvaient manquer de l'introduire.

M. de Douhaut ressentit une impression d'apaisement en se trouvant dans le petit salon élégant qui portait si bien l'empreinte d'un goût intelligent et féminin. Deux ou trois tableaux, épaves d'un luxe disparu, parlaient d'art avec le petit piano à queue placé dans un angle ; des livres, des revues, des journaux disaient qu'en ce lieu on se tenait au courant de la vie littéraire et même des événements qui, en touchant à l'économie tout entière du pays, ne peuvent laisser indifférents des esprits intelligents et soucieux des intérêts de leur patrie. Des tentures harmonieuses, des porcelaines, des fleurs charmantes le regard et le caressaient en quelque sorte.

M. de Douhaut fut accueilli par Anne avec une explosion mêlée de joie et de larmes. Madame du Valmoët, avec sa pénétration accoutumée, s'aperçut promptement que, soit que son hôte n'aimât pas les démonstrations de chagrin, soit que ses regrets ne fussent plus au même diapason que ceux de la jeune fille, ces témoignages de vive douleur lui étaient désagréables. Elle intervint donc, et, par des pentes insensibles, détourna la conversation. M. de Douhaut se prêta à cette manœuvre avec une satisfaction évidente ; Anne essaya de calmer son émotion, et la soirée se passa d'une manière paisible et agréable, au moins pour deux des personnes présentes.

(La suite au prochain numéro)

Une jeune veuve qui pleure son mari ressemble à un bâton de bois vert jeté sur le feu : il pleure par un bout, quand le cœur est près de s'enflammer.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.